

La personnalisation décrite autrement est une stratégie relativement désespérée, usée pour tenter de récupérer au niveau ontologique en exploitant l'attention d'autrui, afin de déjouer en nous les effets de cette absence grandissante, nous faisant sans cesse moins de ce qui est, un peu d'être minimum.

Dit autrement, la starification est un leurre, car elle ne repose que sur elle-même et nécessite pour se révéler autant de mauvaises excuses et de nos jours, sans qu'il soit possible d'établir avec le passé de quelques comparaisons, les excuses en question sont devenues plus importantes que ceux et celles auxquelles elles bénéficient.

Mais je pense qu'il ne faut pas s'arrêter sur ce phénomène, en ne retenant de lui que les illusions qu'il génère.

Ce recours à la personnalisation est aussi une forme de rétractation, où les êtres que nous sommes, comme le ferait une armée défaite, reviennent sur leurs pas, pour jouir d'une assise, sur laquelle ils peuvent, ontologiquement parlant, continuer à se dire existants.

Décrit autrement, si l'être humain en revient à lui-même, c'est parce qu'il est pour lui-même à présent,

cet ultime rempart lui offrant d'être encore, au sens propre du terme.

Cette fois nous sommes loin de l'*amor fati* de Nietzsche, si celui-ci nous a amenés à aimer ce qui est, il nous a surtout conditionnés à nous aménager, pour nous satisfaire à ce propos, un réel à notre convenance.

Mais ce réel ne détenant pas en lui de quoi être pour de vrai de ce qui est, l'amour devant lui être octroyé fut happé par un vide, pour ne pas dénicher une base, réelle au sens propre, sur laquelle il aurait pu s'appuyer.

Quant au laisser-être de Heidegger, celui-ci pour être rétroactif, expliqua peut-être son adhésion au nazisme, à force de renoncement selon ce principe, l'être humain était promis à ne pas se contenir, jusqu'à ne pas recourir à l'usage de ses mains pour s'agripper, ontologiquement parlant, à ces branches ultimes, qu'il pouvait à son propre égard encore incarner.

Dit autrement, si comme parade dernière l'être humain n'est pas pour lui-même, cette retenue finale le préservant de l'abîme, à défaut de retarder cette même échéance, il l'accélérera de plus belle.

Quant à Schopenhauer il se trouve être sans doute le plus réaliste des trois, comme quoi il resta de son pessimisme, bien plus qu'une sorte d'animosité morose, même si de ses recommandations ne se remarqua pas cette justesse, provenant d'une lecture de nous, nous présentant, non pas tels que nous sommes, mais tels que nous ne sommes pas.

Opposée à ce bilan, de façon prémonitoire, la parole du Christ, exprime en comparaison un pragmatisme étonnant pour provenir d'un croyant en l'occurrence invétéré, surtout lorsque ce dernier, nous somme plus qu'il ne nous y convie d'ailleurs, à nous aimer les uns les autres.

Si vous interprétez ce commandement en l'alignant à ce déficit n'ayant de cesse de croître en nous, lorsque celui-ci nous accaparera définitivement que nous restera-t-il, sinon cette parade consistant à ce que nous nous aimions, pour être à notre propre égard, les uns pour les autres, ontologiquement, ce seul reste d'être restant.

Comme je l'ai déjà insinué au fil de ce chapitre, si en ces instants, nous nous refusons de nous donner la main, pour nous sauver autrement, en nous soulagant mutuellement de ces torpeurs qui accompagneront ces heures sombres, si l'amour entre nous

n'est pas au rendez-vous, comme je l'ai tant de fois sous-entendu, la haine usera de cette absence définitive, pour être comme jamais cet amour spécifique en moins, qui justement la définit.

Décrit autrement nous n'aurons pas d'autre choix que de nous aimer, voilà pourquoi si souvent ai-je prétendu que l'amour ne pouvait être l'amour qu'on attend de lui, s'il ne se montre pas intéressé.

Dans le cas contraire sans raison valable, l'amour est celui que l'on désire aimer, avant celui ou celle censé nous l'inspirer, en se passant ainsi pour le vivre de ces nécessités susceptibles de faire de lui pour de vrai le seul amour qu'il peut être.